



Christine  
Bergougous

LES YEUX  
BLEUS  
DU DÉSERT

---

elyzad

*Sous les remparts*

Les yeux bleus du désert

Illustration de couverture : © H la Chelli

 ditions Elyzad, 2023  
[www.elyzad.com](http://www.elyzad.com)

Christine Bergougnous

Les yeux bleus  
du désert

elyzad



Ce livre est dédié à...

Tous les enfants du monde

Isabelle d'Agay et à son papa, petite-nièce  
et neveu d'Antoine de Saint-Exupéry, qui  
ont soutenu mes actions dans le Sahara

Danièle Demoly de la Chaîne de l'Espoir  
qui a toujours été à mes côtés dans ces combats  
pour la vie des enfants mauritaniens

Mes amis médecins, chirurgiens, et toutes  
les personnes qui m'ont fait confiance et  
qui ont permis de réaliser des miracles

Ma mère, et à mon père. Paix à leur âme.  
Sans leur mémoire je n'en serais pas là

À l'immense Sahara et à ses habitants qui  
m'ont accueillie pendant plus de dix ans.



## *PRÉFACE*

Ce conte a été inspiré par une histoire vraie, celle d'une fratrie de quatre enfants mauritaniens.

Tous atteints de cécité en raison de la présence d'un glaucome congénital, les enfants grandissent dans le silence du désert sous l'œil attentif de leur père, qui se bat depuis des années car il croit au miracle de la vie.

Les enfants ont consulté plusieurs ophtalmologues, le premier diagnostiquant une cécité totale et irréversible, le deuxième et le troisième conseillant une évacuation sanitaire hors du pays pour une observation plus complète ; le quatrième, un ophtalmologue espagnol, pense qu'une greffe de la cornée pourrait les guérir.

L'autrice est humanitaire autonome. Fille d'un ancien militaire engagé dans la

Première Compagnie Saharienne Motorisée, décédé très jeune, elle a parcouru la Mauritanie pendant dix ans à bord de son véhicule. À la recherche d'une mémoire disparue, elle a radicalement changé sa vie et la consacre aux urgences médicales absolues.

L'histoire de ces quatre enfants l'a bouleversée, comme chaque histoire d'enfant condamné.

Avec l'autorisation de Sidi Mahmoud, le papa, l'autrice a utilisé le nom réel des enfants et espère que les lecteurs comprendront que le désert n'est pas seulement une dune sur laquelle on s'assoit, mais un univers qui ne laisse aucune chance à l'enfant qui naît sans ses yeux.

# I

## LE DÉBUT DE L'HISTOIRE

Mohamed Lemine n'avait qu'un an lorsque sa maman mourut brutalement.

Il ne l'avait jamais vue, et ne la verrait jamais, ou peut-être au paradis, si le paradis existe.

Je ne sais pas si le Coran explique aux enfants qu'ils retrouveront leur mère dans les jardins de Dieu. Je devrais me renseigner à ce sujet. Ce serait merveilleux, surtout pour un petit garçon qui n'a jamais vu sa maman et a dû être confié à une tante. Je me suis promis de relire le Coran.

Zeinebou, sa grande sœur, n'avait que trois ans lorsque la maman fut enterrée sous le feu qui brûlait le sable mauritanien. Paix à son âme, jolie maman repose en paix.

Elle non plus ne se souvenait pas de sa maman, et s'en souviendrait à peine, car il paraît que la mémoire des petits enfants ne dure pas longtemps.

Mariem et Baba, nés successivement deux ans et quatre ans avant Zeinebou, qui était également née deux ans avant Mohamed Lemine, n'avaient vu que des ombres, et entendu les pas furtifs dans la cour de la maison, située au Ksar, un quartier de Nouakchott. Ils se souviendraient certainement d'avoir entendu les petits pleurer lorsqu'ils avaient faim.

Ce qui était incontestable, c'est que les quatre enfants se souviendraient de la voix de leur maman, douce et chantante, et puis de ce grand silence qui occupa la maison, le silence qui succéda aux cris des femmes. Ensuite, ils se souviendraient de la voix du père. Sidi Mahmoud, fils de guerrier.

C'est ainsi que cela se produisit. Sidi Mahmoud, professeur de sciences naturelles dans un collège mauritanien, perdit sa femme et se retrouva seul avec ses quatre enfants aveugles. Sous les paupières des

petits yeux qui ne s'ouvraient que rarement, car ils ne supportaient pas les brûlures du soleil du Sahara, ni la poussière ni le sable ni le vent, il pouvait observer l'opacité de la vie, des pensées, des peurs qui allaient l'obséder pendant des années.

Bien sûr, il avait emmené les petits, avec sa femme, quelques mois après leur naissance, dans un service d'ophtalmologie. On avait prescrit des collyres, c'est tout. La vie se chargerait du reste.

Or, le reste ne fut qu'immensité de la douleur et du chagrin qui envahit le jeune père de famille.

Comment aurait-il pu imaginer, alors qu'il étreignait le corps de sa jeune épouse, que chacun de ses enfants deviendrait aveugle ? Souvent, dans le noir de la nuit, alors qu'il se couchait sur son tapis et que le ventilateur repoussait les chaleurs de la ville, il se disait que jamais, jamais, il n'aurait dû choisir la plus belle de ses cousines, Khadijetou, qui lui avait été promise quelques jours après qu'il eut fêté sa majorité.

C'était un mauvais sort qu'on lui avait jeté. Son frère et le frère de son père, ses sœurs et les sœurs de sa mère, les frères de sa mère, les sœurs de son père, ici, en Mauritanie, parce que c'était la coutume depuis que les hommes existaient, avaient tous épousé, eux, leur cousine, elles, leur cousin.

Le sang s'était mêlé sans se renouveler depuis trop de temps. Alors, il avait fallu que lui, Sidi Mahmoud, soit celui qui porte le malheur.

Les liens du sang ne devraient plus jamais être évoqués dans cette famille.

Un jour, alors que les enfants titubaient dans la maison, il décida de les confier à une tante.

C'était à l'époque où Nouakchott devenait invivable, à cause des pluies et des moustiques, et à cause de sa douleur à lui. Il ne pouvait plus regarder ses enfants sans pleurer. Il ne pouvait plus ni les habiller le matin, ni les nourrir, ni les accompagner aux toilettes au fond de la cour, et encore

moins leur promettre qu'ils feraient des études, voyageraient, et verraient l'océan et le monde entier, et encore moins les palmiers-dattiers d'Atar, la source de Terjit, la plage des pêcheurs de Nouakchott, le banc d'Arguin, et le train minéralier qui transportait le fer depuis Zouerate jusqu'à Nouadhibou. Et encore moins le village où était né son père, loin de tout dans le Hodh El Gharbi.

Et pourtant, ce n'étaient pas les rêves qui lui manquaient, sa tête en était remplie. Il avait dû se résoudre à couper le bougainvillier qui poussait en pallier sur le mur de la cour, et cadenasser la porte qui donnait sur la rue, ainsi que celle qui ouvrait la porte du ciel, pour que les enfants ne se piquent pas, ne se fassent pas écraser, et ne tombent pas du toit de la maison.

Quelques jours avant la rentrée scolaire, Sidi Mahmoud emmena ses enfants, et les quelques vêtements qu'ils possédaient, au campement de sa tante, à plus de deux cents kilomètres de la capitale afin qu'ils puissent apprendre à parler, car il ne leur parlait plus depuis des mois tant ses larmes dévastaient son cœur. Sa tante était en réalité la sœur

de sa belle-mère. Mais en Mauritanie, les gens étaient tous frères et sœurs, cousins et cousines. Lorsqu'il avait épousé Khadijetou, elle venait de terminer ses études et avait passé brillamment son baccalauréat. Pour le mariage, la tante avait offert un des plus grands et vigoureux chameaux du camp. Et cela, il ne l'oublierait jamais.

À la sortie de la ville, il héla un vieux taxi et enfourna les quatre petits sur les sièges arrière. Ensuite, il s'assit à l'avant du véhicule, donna le nom du campement au chauffeur, et la voiture démarra.

Le soleil était haut, et si chaud dans la voiture, et le goudron brûlait, et le moteur chauffait. Les dernières maisons de Nouakchott s'éloignaient dans les brumes de chaleur, ils dépassèrent l'aéroport et suivirent les convois d'autobus qui avaient quitté la capitale pour se rendre à Nouadhibou, à plus de quatre cents kilomètres au nord-ouest. Parfois, les chameaux traversaient le goudron pour aller vers les rives de l'océan, où les plantes étaient plus grasses.

Par chance, le taxi parvint à l'embranchement de la piste du campement avant la

nuit, et Sidi Mahmoud le savait, il faudrait marcher sur une centaine de mètres afin d'atteindre les tentes cachées derrière les hautes dunes, à quelques pas des acacias où les chèvres avaient été rassemblées alors que le crépuscule avait succédé à l'embrasement du ciel.

Entre le goudron et la piste, on pouvait voir une tente devant laquelle un panneau peint à la main indiquait « lait de chamelle ». Bien sûr, les enfants ne voyaient ni la tente ni le panneau, comme ils n'avaient vu ni le ciel ni la route, ni les dunes, ni les bus, ni les camions et ni les chameaux regroupés dans leur enclos à proximité du campement.

Mais ils avaient entendu le taxi ralentir, rouler dans le sable et s'arrêter tout près de l'endroit où des voix résonnaient dans le crépuscule.

Sidi Mahmoud fit descendre ses enfants doucement, avec tant de tendresse que le chauffeur de taxi laissa échapper quelques larmes. Une femme sortit de la tente, cachant son visage d'un pan de sa *melhafa*, mais les mains tendues vers les petits avec tout l'amour qu'une femme peut donner.

En Mauritanie, les femmes donnent tant d'amour qu'il était impossible de ne pas en parler.

Et pourtant, cet amour-là ne remplacerait jamais l'amour de la mère. Ni celui de l'épouse. Mais l'amour de la tante, quand on lui confiait un enfant qu'elle n'avait pas engendré, se décuplait au premier regard que l'enfant portait sur elle.

Ni Baba, ni Mariem, ni Zeinebou, ni Mohamed Lemine n'avaient déjà rencontré leur tante. Cela n'empêcherait pas celle-ci de les aimer. Elle n'avait réellement jamais émis le souhait de les voir, car elle détestait quitter son campement. La folie de la ville, ce n'était pas pour elle, qui marchait pieds nus dans le désert et se voilait à peine.

Baba et Mariem, qui avaient appris à marcher dans le noir, furent guidés jusque sous la tente par les bras de la nomade, des bras secs et vigoureux, pendant que Zeinebou et Mohamed Lemine, qui avaient appris à ramper derrière les deux grands, furent portés par le père.

Sous la tente, se trouvaient deux hommes, qui buvaient le lait des chamelles.

Il n'était pas rare, et c'était devenu un rituel, que les voyageurs empruntant l'unique route qui traversait la Mauritanie d'ouest en est, ou du nord au sud, fassent une halte pour goûter au lait frais ou au *zrig*, ce lait fermenté dont raffolaient tous les nomades et dont se souvenaient les habitants de la grande cité.

Les années de sécheresse avaient poussé de nombreuses familles à s'installer dans la capitale, prometteuse d'emploi pour les pères et d'études pour les enfants, Sidi Mahmoud s'en rappelait, lui-même avait été transporté dans les bras de son père alors qu'il n'avait pas dix ans. L'exil leur avait coûté cher : on avait laissé les chèvres à la grand-mère, les dromadaires au grand-père, en espérant que le Sahara reverdirait un jour.

Ce soir-là, Sidi Mahmoud s'allongea sous la tente et s'abreuva du lait des chamelles, tout en rêvant qu'il ne quitterait plus jamais ces lieux, afin de veiller sur ses petits, ses petits sans yeux.

UN CONTE INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

C'est l'histoire merveilleuse de quatre enfants atteints de cécité. En Mauritanie, on les appelle les enfants aux yeux bleus. Leur père, désespéré de ne pouvoir les faire soigner, s'en remet à la force d'un rêve : il les abandonne sur une route en plein désert, enjoignant à chaque petit de marcher vers un point cardinal différent, afin de trouver, au bout du chemin, la vue. Guidés par l'esprit du désert, les quatre enfants entament un voyage initiatique.

Entre conte et réalité, avec une grande délicatesse où l'émotion affleure, *Les yeux bleus du désert* nous emmène dans une Mauritanie foisonnante d'images, de paysages, de rencontres et d'entraide, où les doutes laissent la place à l'espoir et à la joie.

---

elyzad

18,50 €



9 782494 463004